

Compétences nécessaires aux jeunes pour améliorer les modes de réception d'une œuvre

Atelier 2 : D'autres exemples de réception de la littérature de jeunesse

“ Le jour où papa a tué sa vieille tante¹ Richesses et difficultés d'un album pour la jeunesse et médiations possibles de l'enseignant ”

Dominique Henry-Macaigne (IUFM de Poitou-Charentes).

Effets programmés dès la couverture

Dès la première de couverture, un discret marqueur s'offre au lecteur attentif : le È retourné de Hélène Riff qui suggère un jeu de symétrie dans la signature et nous invite à en chercher d'autres dans le texte comme dans l'image.

Côté titre, “ *Le jour où* ” semble augurer d'un passage initiatique et de l'entrée dans une nouvelle communauté. Mais la surprise vient de la suite du titre : effet presque surréaliste, drôle et pour le moins atypique ! Le ton est donné et l'on peut s'attendre à un album de contrastes. Impression qui se trouve renforcée par le côtoiement du tendre et affectueux “ *Papa* ” et du verbe tuer, même au passé composé ! Un Papa au statut de meurtrier, même, ou plutôt surtout, s'il s'agit d'une vieille tante, est-ce bien avouable ?

Autre surprise, le sous-titre “ *Histoire vraie* ” qui vient renforcer la fiabilité de la narration à venir par cet énoncé de réalité feint ... ou non feint (la question reste ouverte même si l'auteur brouille ici les pistes du jeu littéraire et de l'illusion référentielle et nous pousse à authentifier d'emblée ce qui va suivre.

Effet de réel aussi avec cette ancienne photo de famille, présentée de manière frontale et retouchée manifestement par l'auteur qui annonce ainsi clairement sa liberté de commenter les faits. Image volontairement figée, temps arrêté voire inversé car c'est la fille adulte qui va raconter son père enfant. Intéressantes, ces touches qui colorisent sportivement le maillot du père (bleu France !), qui y gravent un P comme Papa, tel un numéro d'équipe, et qui, surtout, font porter à ce père un masque qui en dit long sur la manière dont il se distingue des autres membres de la famille, un masque qui en fait un personnage et suggère l'amorce de la fable du bâtard œdipien.

*“ A strictement parler, il n'y a que deux façons de faire un roman : celle du bâtard réaliste qui seconde le monde tout en l'attaquant de front ; et celle de l'enfant trouvé qui, faute de connaissance et de moyens d'action, esquive le combat par la fuite ou la bouderie ”, écrit Marthe Robert dans *Roman des origines et origines du roman*².*

Nul doute qu'avec l'arc gravé sur la photo, on opte d'emblée pour la thèse du bâtard ! Étonnant, ce lien familial qui semble se distendre là comme pour mieux se tendre ici, dans la déclaration d'amour d'une fille à son père, filiation élective celle-là, clairement énoncée dès l'entrée par ce simple mot “ *Papa* ”. Lorsque l'album se refermera sur la quatrième de couverture, l'enfant aura retrouvé son vrai visage...

Bien évidemment, ce n'est pas parce que nous, adultes, repérons tous ces indices qu'il faut pour autant céder à la tentation immédiate de l'explication de texte ! La démarche n'aurait pas de sens s'il s'agissait d'apporter des réponses avant même que les enfants ne soient en alerte, d'autant plus qu'elle irait à l'encontre de toutes les théories actuelles de la réception littéraire et régresserait vers une approche herméneutique de l'œuvre. Mieux vaudra commencer par éveiller leur curiosité, faire émerger et exprimer les questions dans un débat entre pairs et les aider à construire du sens dans une relation dialogique avec l'album.

Si le temps imparti pour cet atelier ne nous a pas permis de fouiller l'analyse sur toutes les pages de la même manière, les échanges ont permis, projection de transparents à l'appui, de se faire

¹ Hélène Riff: *Le jour où papa a tué sa vieille tante*, Albin Michel jeunesse, 1997.

² Robert, M., 1997, *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, 364 p. 1972, Grasset pour 1ère édition.

une idée de la richesse de l'ouvrage sur le plan créatif et littéraire et de rebondir sur les questions posées avec le plaisir de montrer comment cet album exemplaire est jalonné d'indices et de marqueurs propices à une démarche interprétative.

Trouvailles au fil des pages : le récit d'une lecture jubilatoire

On a pu ainsi s'arrêter sur :

- **Le compte à rebours** dès la deuxième de couverture qui augure, avec les sept espiègleries du père enfant, d'un événement imminent et d'un temps qui redémarre après l'arrêt sur l'image de la photo de famille.
- **La déclaration "ça s'est passé quand Papa était petit"** dès l'incipit, peut-être pour nous dire qu'il y a prescription mais, plus encore, pour instaurer un lien avec le jeune lecteur qui traduira "ça s'est passé quand Papa avait ton âge" réalisant astucieusement, par l'éloignement dans le temps, un pont entre les générations.
- **La chronologie** bien explicitée par la situation de ce père enfant et cette fille adulte qui ne manque pas de préciser en parlant de la vieille tante "*elle était déjà morte et enterrée le jour où je suis née*" ce qui induit, si l'on veut donner du sens à ce commentaire, un certain brouillage du dénouement...
- **Le coup de pied inaugural** d'une mère, transformée pour l'occasion en footballeur donnant le coup d'envoi au propre comme au figuré ! Disjonction dans la narration de départ avec cet enfant (qui "*énervait toute la maison*") expédié dans les airs, tel un ballon, tant par le jaillissement de la phrase que par le coup de pied vigoureux de la mère. La situation en est cocasse voire burlesque et l'effet de style fort réussi de ce "*Fous-moi le camp !*" repris dans l'image pour épouser la trajectoire du souffle de la voix maternelle mais aussi celle du voyage insolite et irréel de l'enfant. Le traitement humoristique du dessin écarte toute hypothèse de récit d'enfant battu ; d'ailleurs, il a de la défense cet enfant à la tête comiquement auréolé qui ne quitte pas son arc ! et c'est lui qui part battre la campagne... (page 3).
- **L'atterrissage un 7 juillet** (chiffre 7, quand tu nous tiens... âge de raison peut-être ?) que le lecteur cherche vainement dans l'immensité de la double page suivante. Car elle ne saute pas aux yeux, cette petite silhouette. Heureusement, au moment où nous serions prêts à quitter la page bredouilles, l'auteur nous donne un indice : "*au pied du grand cyprès*" comme une invitation au retour sur l'image avec ces parenthèses qui détiennent le bleu du ciel et nous invitent à revenir en arrière vers cet unique cyprès dressé tel un symbole de vie ou encore un amortisseur de chute, aux allures de toboggan ! (pages 4-5).
- **L'invitation à un nouveau voyage** dans cette double page 6 -7 avec un effet de superposition de l'espace pour ce territoire marqué de l'empreinte offensive d'Adrien dans un environnement aux résonances du chiffre 7, là aussi. Un espace qui permet au passé, par une suite d'*ici* en prise avec le passé composé, de refaire surface. Espace réinvesti, temps retrouvé : le présent fait alors intrusion dans la narration au passé et rejoint le présent de la lecture. C'est l'espace/temps de la reconstitution et du lecteur transformé en témoin avec ce passé composé répété, temps interprétatif par excellence, temps du discours qui relève plus de la description du personnage, du commentaire ou du portrait que de l'événementiel. Cet effet flash-back est tellement efficace que l'on n'est pas du tout étonné de passer au futur immédiat avec ce "*ici Papa va froisser une sauterelle*" et le lecteur de froisser la page au même endroit ! Quand à Papa, nous savons maintenant qu'il s'appelle *Adrien* puisqu'il a (parmi sept autres actions au passé composé) gravé son prénom à même le sol, un sol tout jaune qui fait penser à des contrées plus ensoleillées mais aussi au sable du désert et à la fragilité de ce qu'on y grave ... Un Adrien qui peut faire penser à un autre Hadrien, cet empereur romain, adopté par Trajan, qui encouragea les LETTRES et les ARTS : Merci Papa !
- **Le temps de l'ironie** et des circonstances atténuantes avec la double page suivante 89 où l'on accède cette fois à l'espace de la vieille tante, sorte d'oasis au milieu de tout ce jaune, mais pas un paradis pour autant... Plutôt une terre de labeur. Un espace sur le chemin d'Adrien, un espace qui semble presque venir à sa rencontre : "*son chemin, justement, passait par le jardin de cette vieille tante-là*" mais le lecteur n'est pas dupe de la fausse nécessité que feint d'ignorer la narratrice ! Plus tard, Adrien fera le détour...

De l'association des mots Adrien et Assassin au bruit, l'allitération en S intensifie, avec la multiplication du qualificatif assassin, le vacarme obsédant qui s'installe. Le lecteur adulte pensera à une autre allitération en S tirée d'Andromaque de Racine : "*Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?*".

Si le jeune lecteur est tout à fait capable de ressentir ici la fonction poétique du langage et d'entendre le texte, le lecteur expert pourra y voir un bel exemple de paronomase et se référer à Roman Jakobson, à l'affreux Alfred par exemple et à l'isométrie qui renforce la notion d'équivalence⁵. Il pensera aussi à "OAS Assassin" qui pourrait bien se rapprocher de l'enfance d'Adrien... Quand à l'emballement des caractères, son et image réunis, il pourrait bien suggérer celui des rotatives et par conséquent des médias qui se mettent en marche pour amplifier la nouvelle et dévoiler le coupable à la collectivité !

Fort heureusement, nous sommes ici au point culminant, ou plutôt au plus bas, et l'on remarquera qu'à chaque fois que l'on a le pressentiment de toucher à une signification plus profonde encore que celle du récit de surface, cela se passe comme si il fallait creuser en souterrain et se livrer à un travail d'archéologue faisant penser à la verticalité du texte et de la lecture chère à Roland Barthes ou encore aux enfouissements déclarés d'Umberto Eco :

*" J'ai lu des interprétations où mes critiques découvraient des sources que je connaissais parfaitement et j'étais ravi [au deux sens du terme ?] qu'ils détectent très astucieusement ce que, tout aussi astucieusement, j'avais caché pour qu'on le trouve "*⁶.

Cet album aurait donc une structure profonde, racontant autre chose encore, une "*histoire vraie*", comme annoncée, mais dédiée au seul père cette fois "*À mon papa, bien sûr*" à propos de laquelle la fille panserait une blessure mal refermée et, bien des années plus tard, pourrait clore l'histoire par "*Tu vois, c'est tout*" écrit en tout petit, sur le ton de la confiance. Fin annoncée pour le lecteur mais surtout ultime pansement pour le lecteur privilégié de ce récit à plusieurs interlocuteurs.

- **La délivrance du sommeil** : au lecteur donc cette histoire, somme toute très drôle d'une conscience qui s'éveille et commence à s'interroger sur ses actes : une initiation propre à chacun même si l'anecdote en est différente car tout le monde ne tue pas sa vieille tante ! Quoique... Cette dimension initiatique trouve un marqueur de plus dans l'épisode de la nuit et l'entrée dans un sommeil purificateur avec cette puissante trajectoire en ligne droite (pages 24-25) d'un Papa qui plonge littéralement dans le sommeil comme on s'immerge dans l'eau dans d'autres rites de passage. Un Adrien presque nu - et désarmé ! - pour une sorte de renaissance.

Car, au matin du 8 juillet, Papa s'est levé meilleur puisqu'il "*a d'abord délivré la grenouille capturée entre la page 5 et la page 6*". Les choses peuvent alors reprendre un rythme plus familier et la double page 26-27 est intéressante pour se poser la question du "qui parle?" dans ce récit vécu par le père enfant, amplifié par la légende familiale et revisité par le père adulte mais aussi par la fille qui fait intrusion presque en filigrane et encourage son père : "*Allez Papa, vas-y regarde !*", annihilant ainsi l'idée du temps qui passe.

Page intéressante également du point de vue de l'écriture que l'on devine à voix haute avec un rebond de la phrase et une symétrie qui donne une certaine musicalité à l'ensemble. Un texte qui rebondit sur lui-même, retranscrit l'oralité et l'écho du récit et s'épuise tout comme l'image s'effiloche dans cette lecture sur trois lignes en pleine page, renforçant ainsi l'impression d'un temps subjectif, temps qui n'en finit pas et ne mène à rien, "*toujours rien*", marquant la différence avec le fulgurant sentiment de triomphe de la page 21. L'âge de raison serait-il franchi ? Et, avec lui, l'apprentissage de la responsabilité ?

- **Le souvenir du souvenir** : pour aider à l'appropriation de ce nouvel état et à l'émergence d'une conscience morale, le "*souvenir qui plane*" devient l'élément moteur de la suite et surtout d'un nouveau regard sur l'autre. Souvenir qui s'impose, fait irruption. Sensation de l'affleurement du passé qui rend perceptible la permanence du moi mise ici en abîme : le temps qui passe nous demeure incorporé et se manifeste par la résurgence de sensations. La petite madeleine de Proust n'est pas loin avec le contact de la chaise et surtout "*l'odeur de la terre qui se mouille*". Episode déterminant que celui-là figuré par un halo de noirceur, couleur d'encre noire propice à faire ressortir la clarté des étoiles, la mise en lumière de la tante - une fois n'est pas coutume ! - ,

⁵ Jakobson, R. , 1963, *Essais de linguistique générale*, Editions de Minuit.

⁶ Eco, U. , 1992, *Les limites de l'interprétation*, Grasset, p. 139.

l'indélébilité de certains souvenirs, mais aussi les pratiques de la cartogravure dans les années cinquante à l'école.

Après l'arc, le cyprès et la mouche, voici donc la petite chaise élevée au statut de symbole susceptible de jouer un rôle déterminant : avec cette proximité retrouvée, celle de la petite chaise tout contre celle de la tante, la quête d'Adrien prend un autre chemin, "*il fallait chercher ailleurs*". Un ailleurs, pages 30-31, qui n'en est pas vraiment un puisque l'on y retrouve des prénoms bien de chez nous contrastant ainsi avec un espace aux allures plus métissées et exotiques. Nulle part n'est écrit le mot cimetière mais c'est l'image qui le dit alors que le texte seul serait incompréhensible. Relevons au passage l'humour noir de ce raccourci de l'enfance qui consiste à imaginer prématurément la tante enterrée ! Crainte ? Désir ? ou les deux à la fois ?

Si les cyprès sont bien présents dans ce cimetière, ou plutôt l'encadrent et le dominant, c'est sans doute pour ramener Adrien à la vie car l'angoisse de la punition revient le harceler et le quart droit en bas s'avère bien sombre à nouveau... et cerné par le bourdonnement de la mouche : "*Adrien Assassin*".

- **La prison guillotine** : gardiens aux allures de bourreaux, peur apprise de la prison obsèdent Adrien au point d'emplir la page suivante (p. 32) à la manière d'un phylactère de BD qui prendrait possession de tout l'espace. Nous sommes revenus ici au premier stade de la conscience morale avec un Adrien qui pleure surtout sur son sort. A noter que là où vous interprétez peut-être la présence des poissons comme une évocation du Christ, signe d'un mélange de culture face à l'architecture arabe de la tour, un jeune lecteur pourra vous surprendre en suggérant la peur de la guillotine par la présence de poissons sortis de l'eau préfigurant l'imminence de la chute du couperet. Guillotine que vous n'aviez pas perçue et qui maintenant vous saute aux yeux comme une évidence ! Heureusement le cyprès est là, symbole de la vie qui reprend ses droits et l'on passe du faîte de l'arbre où se trouve perché Adrien à "*Au fait ... quelle heure il est ?*". Jeu de mots, certes, mais ô combien signifiant pour ce ressaisissement et ce revirement total face à l'heure du goûter et ce Papa qui "*doit donc interrompre ses recherches*" ! Cette fois, malgré l'appel du goûter, Adrien "*fait le détour par chez la tante, au cas où*".
- **Une fin bien annoncée avant que d'être consommée** : Le decrescendo continue avec le retour au calme et les subtils effets sonores de légers "*bruit de feuille et bruit de mousse*" pages 34-35. Le texte flâne comme s'il pressentait le dénouement. Il se fait partition bucolique et l'on mesure bien ici la dimension musicale de cet album. On remarquera aussi l'ellipse du sujet et la diminution signifiante des caractères lorsque (Papa) "*se cache en un clin d'œil*". Légèreté retrouvée pour le retour de la tante "*vivante!*" en page 36. Le fragment détourné et presque cosmique de la tante (somme toute jamais partie !) va rejoindre l'image pleine, c'est à dire le réel. Face à ces événements qui rentrent dans l'ordre, le lecteur peut ressentir le traitement humoristique de ces retrouvailles décalées.

Auto dérision d'un père qui se raconte et oublie l'angoisse qui a précédé. Sympathique fierté de ce Papa enfant qui se joue la comédie, mine de rien, "*et prend son air le plus dégagé*", pour terminer sur le gros plan final de la tante immense par rapport au tout petit Adrien. Une tante aux bras toujours chargés de provisions, quoique plus sympathiques, celles-là, que les oignons... Une tante appelée "*Tante Victorine*" pour la première fois - élan affectueux qui vient sans doute du "*souvenir qui plane*" des pages 28-29... et un Adrien qui fait enfin volte-face. Disjonction du départ, conjonction (relative !) de la clôture. Temps du récit retrouvé avec ce passé simple électif car il pourrait aussi s'agir du présent lorsque "*Papa bondit et dit*". Le point d'interrogation d'Adrien "*Ça va ?*" devient celui de Victorine, ce qui suggère, in extremis, le quiproquo de départ ! Et comme au cinéma lorsque la caméra se retire et s'éloigne définitivement, le marqueur final est un effet de zoom arrière. Ce traitement a minima de la dernière image, tout petite dans un coin, autorise une chute quelque peu impertinente car en sourdine presque. À la maladresse de la tante qui cherchait vainement à atteindre la poignée de la porte de la remise et frisait alors le ridicule, vient se substituer ici et de manière symétrique la vaine et maladroite poignée de main avortée d'Adrien. Effet de chute malicieuse, effet d'éternel retour également, dans la bizarrerie des relations humaines puisque l'on pourrait ici ressortir les faux espoirs de la tante (page 17) et les attribuer à Adrien. Le Ê retourné d'Hélène Riff annonçait bien la couleur... Quant au "*pas mal*" isolé et mis en avant par l'utilisation de caractères gras, "*il manquait pas mal pour une bonne poignée de main*", il nous renvoie au caractère rebelle de l'enfant qui joue les durs mais souffre en silence, et nous conforte dans l'hypothèse d'une histoire dans l'histoire, celle d'un père si profondément touché qu'il a fallu bien du temps pour que sa fille, un jour de 1997, le console enfin d'un

confidentiel “ *Tu vois, c’est tout* ” écrit en tout petit mais qui en dit long sur cette souffrance plus intime et plus refoulée que cette histoire somme toute drôle d’un acte manqué et d’une peur démesurée. On devine mieux alors le traumatisme possible du “ *Fous-moi le camp !* ” du coup d’envoi, précédé du compte à rebours et on mesure la force de tout ce jaune qui emplit les pages et suggère le désert, tout comme la liquidité du ciel en haut de la page fait penser à une éventuelle mer au Nord...

Mais que faire, avec les enfants, de tant de “ richesses ” ?

Les difficultés de réception du côté du jeune lecteur

La typographie : intéressante et surtout signifiante, cette manière d’incorporer le texte dans l’image et l’image dans le texte mais la lecture en est plus compliquée. Le traitement est différent de *La chaussette jaune* (cf. note **Erreur ! Signet non défini.**) : ici texte et image se partagent le même territoire, l’image s’écrit et le texte se dessine et se grave ! Parfois le fond blanc symbolise la page plutôt réceptrice du texte, parfois c’est l’inverse avec la couleur qui envahit la page et précède le texte en surimpression. Il arrive qu’il y ait peu de contraste entre les lettres et le fond et que certains mots soient presque cachés... Notons également la confusion possible entre le point et la virgule, le peu de visibilité des accents ainsi que la casse irrégulière (certaines minuscules ressemblent aux majuscules : L au lieu de l, F au lieu de f, etc.). Enfin quelques ellipses relevées plus haut ne facilitent pas la lecture cursive.

Mais, en revanche, ces obstacles sont attirants pour l’enfant exposé à un texte vivant qui le met en présence physique du geste graphique, un texte fantaisiste, libre et cohérent à la fois, un texte qui se mérite et ne véhicule pas l’image de la facilité mais un texte qui passe bien car servi à dose homéopathique ! l’enfant s’identifie d’avantage à cette forme d’écriture et en fait un jeu : “ ça me fait lire ”, “ c’est marrant ”.

Le graphisme de l’image n’est pas non plus d’un accès immédiat et les détails ne sautent pas aux yeux, même s’il y a des indices et des aides comme “ *au pied du grand cyprès* ” évoqué plus haut. Dessin aux contours flous et qui s’effilochent, personnages et objets semblables à des graffitis qui se transforment en signes et archétypes. Les fonds et aplats de couleur sont souvent polysémiques, suggérant des éléments gazeux, solides et liquides à la fois comme le monde indéfinissable du sommeil cotonneux et plein de remous ou le ciel qui se fait liquide et fait penser à la mer...

De manière générale le figuratif est tiré ici vers l’abstraction avec une composition ou mise en espace quasi conceptuelle. On peut même parler d’initiation à l’art abstrait avec une technique d’expression proche (en apparence) du dessin d’enfant mais, en fait, très élaborée et totalement maîtrisée : Hélène Riff a fréquenté les Beaux Arts de Montpellier, puis l’école des Arts Appliqués de Lyon, puis l’Atelier d’illustration des Arts décoratifs à Strasbourg ...

Face à cet espace énigmatique de l’album, l’enfant fouine comme s’il cherchait des œufs de Pâques dans un jardin ! cela devient un jeu pour lui et il s’amuse à revenir sur ce qu’il n’a pas vu du premier coup d’œil. Fort de ses trouvailles, il fait ici l’expérience de sa liberté de lecteur : tout n’est pas dit ; à lui de deviner, d’interpréter, de se jouer l’album comme une partition ...

En définitive, lorsque l’on observe comment cela se passe pour les jeunes lecteurs, on remarque que la particularité de la typographie et du style d’illustration sont, pourvu que l’on donne à chacun le temps de se poser sur la page, de faux obstacles, car franchissables, et même plutôt des facteurs incitatifs.

Les vraies difficultés sont dans la richesse même de l’album : comment faire pour que l’enfant ne passe pas à côté ou, du moins, “ *donne un avenir à sa lecture d’aujourd’hui* ” comme l’exprime si bien Christian Bruel ? Tout en se posant cette question, on ne retourne pas pour autant à une approche herméneutique de l’œuvre et il ne s’agit surtout pas de demander à Hélène Riff de revoir sa copie (traduisons attendre qu’elle nous livre un album plus accessible d’emblée), ni de réserver cet album à une jeune élite, mais de favoriser un certain élitisme de l’œuvre, tout en la promouvant pour tous.

Dans un tel contexte, la démarche personnelle de l’enseignant sera nécessairement de se livrer en amont à une lecture “ savante ” de l’œuvre afin de se poser les bonnes questions, à savoir :

- Comment aider le jeune lecteur à tisser texte et image dans son acte de lecture comme l’auteur l’a fait dans son acte créatif d’écriture ? À être témoin de cette relation ludique et quasi amoureuse entre le texte et l’image qui jouent au chat et à la souris, s’aimantent

mutuellement, se cherchent, se rapprochent, se confondent, se mêlent pour se défaire ensuite, histoire de mieux s'attirer à nouveau ? Et tout ceci avec des règles du jeu précises car on se sent plus proche du " game " que du " playing " (cf. Michel Picard).

- Comment aider l'enfant à découvrir l'implicite, à saisir les effets programmés, à se poser la question du narrateur, à ouvrir des pistes d'intertextualité et d'intericônalité ?
- Comment faire évoluer son horizon d'attente et faire de lui un " lecteur " (cf. Michel Picard), un lecteur sur le qui-vive, capable de questionner l'œuvre ? capable d'être attentif à l'usage des modes et temps des verbes, à l'utilisation signifiante de l'espace page ?
- Comment lui faire entrevoir la verticalité possible de l'œuvre (cf. Roland Barthes) et comment lui faire atteindre la structure profonde ?

La réponse n'est surtout pas dans l'explication de texte ! Elle est dans une démarche expérimentale. Il s'agira plutôt pour le médiateur, le passeur de littérature, de conduite accompagnée, d'initiation à la lecture ouverte de l'œuvre, d'aide au développement de l'acuité du regard et de la curiosité, d'aide à la prise de conscience que tout n'est pas donné a priori et que l'œuvre est à explorer, qu'elle se réalise et s'actualise dans la lecture qu'en fait chaque lecteur, lequel en devient le co-énonciateur. Même si nous offrons certaines clés faisons en sorte que ce soit l'enfant qui ouvre lui-même les portes ou plutôt les enfants en échangeant entre eux ...

Concrètement que proposer pour favoriser la lecture littéraire de cet album ?

Les pistes d'animation ne manquent pas et sont développées pour la plupart dans le mémoire cité en note⁷. On se contentera donc ici d'un simple inventaire suivi de quelques tableaux afin de laisser entrevoir la pertinence et le déroulement possibles de certaines activités sans pour autant viser l'exhaustivité dans l'énumération qui suit ou supplanter la nécessaire capacité d'imagination de chacun :

⇒ Le jeu des images qui viennent

⇒ Le jeu de l'album sans texte

⇒ Le jeu du loto ou celui du " chemin de fer "

⇒ Le jeu du *Qui serais-je ?*

⇒ Un remue méninges sur une thématique (ex : qu'est ce que vous trouvez drôle dans cet album ?)

⇒ Un relevé collectif des temps de l'album

⇒ Une mise en voix de l'album (pour mieux se poser la question du narrateur)

⇒ Un atelier lecture pour comparer avec d'autres albums d'Hélène Riff

⇒ Le jeu des indices ou un jeu de piste pour chercher la structure profonde

⇒ Une lecture en réseau d'albums sur :

- mon père ce héros ! (dont *Robert Pinou* de Katy Couprie)

- les premières grandes peurs

- d'autres parcours initiatiques pour repérer les constantes.

⁷ Henry-Macaigne, D., " Quelles activités autour d'un tel album " in *Le jour où Papa a tué sa vieille tante*, mémoire de Maîtrise sous la direction de Jean-Pierre Goldenstein, 2002, Université du Maine, pp. 46-54.

appréhender le texte/image		
objectifs	activité choisie	mise en œuvre
<ul style="list-style-type: none"> ◇ faire comprendre que l'image n'est pas la doublure du texte (et réciproquement) qu'elle n'est pas là pour illustrer le texte en le répétant. 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ le jeu des images qui viennent ◇ le travail d'illustration ◇ l'invention d'une histoire 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ en lisant le texte à voix haute et en demandant à celui qui écoute de décrire les images qui lui viennent ◇ en ne gardant sur une copie que le texte (mis en page) et en le faisant illustrer ◇ à partir des images seules <p><i>NB : dans tous ces cas , l'important est de donner la parole aux enfants et de leur demander d'explicitier leur choix</i></p>

Faire l'inventaire de tout ce qui est drôle		
objectifs	activité choisie	mise en œuvre
<ul style="list-style-type: none"> ◇ bien saisir la dimension humoristique de l'album ◇ appréhender différentes facettes des effets comiques 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ faire un remue méninges/" remue album " et noter au tableau, en vrac, tout ce qui est drôle. ◇ organiser cet inventaire 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ prendre des exemples simples qui illustrent la différence entre comique et humoristique, comique de geste, de situation, dérision et auto dérision, ironie etc. ◇ ranger les différents effets comiques sous ces exemples.

Organiser l'album page après page		
objectifs	activité choisie	mise en œuvre
<ul style="list-style-type: none"> ◇ être attentif à la mise en page et à la composition de l'album, aux liens entre deux pages ◇ se situer en amont de la lecture ◇ prendre du temps à observer ◇ repérer le sens de l'histoire (dans les deux sens du terme) 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ confection d'un jeu collectif de loto soit sur support traditionnel, soit sur support numérique ◇ ou reconstitution du " chemin de fer " de l'album 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ en scannant les pages de l'album et en prévoyant un vidéo projecteur pour jouer collectivement. ◇ en réalisant un collage sur carton permettant de jouer véritablement au loto ... ◇ en utilisant, plus simplement, des photocopies (de préférence couleur), une corde et des épingles à linge pour reconstituer de mémoire l'album. ◇ NB : ne pas oublier d'effacer la numérotation des pages !

Différencier temps du récit et temps du discours		
objectifs	activité choisie	mise en œuvre
<ul style="list-style-type: none"> ◇ prendre conscience de l'effet produit par l'emploi de tel ou tel temps 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ faire un relevé exhaustif des temps de l'album 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ récrire le texte dans différentes colonnes selon les temps utilisés ◇ observer la fréquentation des différents colonnes ◇ en tirer des conclusions sur temps commentatifs (présent, passé composé, futur) et temps narratifs (passé simple, imparfait, plus-que-parfait, conditionnel) cf. chapitre 6 " Le temps romanesque " dans <i>Lire le roman</i> /Jean-Pierre Goldenstein.

Mieux répondre à la question du narrateur		
objectifs	activité choisie	mise en œuvre
<ul style="list-style-type: none"> ◇ faire prendre conscience de l'ambivalence du narrateur ou plutôt de sa polyphonie ◇ de la dimension sonore de l'album 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ lecture à plusieurs voix avec bruitages ◇ ou adaptation théâtrale cf. p. 50 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ se répartir les rôles avec bruitages et démultiplication du récitant entre la fille, Adrien enfant ou devenu adulte et le chœur familial ◇ si adaptation théâtrale cf. mémoire (cité en note 6), p. 50.

Appréhender la dimension symbolique de l'album		
objectifs	activité choisie	mise en œuvre
<ul style="list-style-type: none"> ◇ voir comment tous les éléments de l'album ont un rôle à jouer dans la construction du sens 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ jouer au jeu du <i>Qui serais-je ?</i> 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ inventer les questions avec les enfants ◇ sélectionner ensemble les plus pertinentes ◇ laisser les enfants s'exprimer et commenter leurs choix <ul style="list-style-type: none"> * Si j'étais un chiffre ? * une émotion ? * une couleur ? * un objet ? * un végétal ? * un sentiment ? * une odeur ? * un son ou un bruit ? * un prénom ? * un pays ? * une époque ? * un animal ?

Pour accéder à la structure profonde		
objectifs	activité choisie	mise en œuvre
<ul style="list-style-type: none"> ◇ faire découvrir à l'enfant qu'une histoire peut en cacher une autre ◇ que toute lecture peut être interprétative 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ Le jeu des indices 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ donner un seul indice à la fois et faire parler l'enfant sur ce que pourrait signifier cet indice <ul style="list-style-type: none"> * ex. du sable * la date et le lieu de naissance d'Hélène Riff (1969 à Alger) * " Pas mal " * " tu vois c'est tout " * " fous-moi le camp ! * la cabane, la prison * prénom Adrien gravé * termes guerriers : le camp, battre la campagne, Victorine etc. * <i>Le Monde arabe</i> Milan " Les encyclopes "

En guise de conclusion

Si la description des lectures plurielles de cet album, nous a montré le caractère savoureux d'une telle dégustation, la question s'est posée ici de savoir ce que l'on en faisait avec les enfants. Les pistes proposées ont montré qu'il ne s'agit en aucun cas, de séparer, voire d'opposer, deux lectures : une dans la cour des grands pendant que l'autre se déroulerait dans la cour des petits, mais de faire en sorte qu'enfants et adultes se partagent le même territoire et l'enrichissent de strates successives. Et s'il fallait prendre une image pour parler de la réception de la littérature de jeunesse par les enfants et de la nécessité de les chausser grand, ce serait, ce qui a été fait en ouverture de l'atelier et permettait de faire le lien avec l'intervention d'Agnès Desarthe deux heures plus tôt, la dédicace d'Anaïs Vaugelade sur la page de titre de l'album *Les pieds de Philomène*⁸ tant est parlante la métaphore du jeu dans la chaussure qui pourrait bien symboliser la lecture comme jeu, à la source de toute lecture littéraire !

⁸ Desarthe, A & Vaugelade, A, 1997, *Les pieds de Philomène*, L'école des loisirs. Cet album pourrait bien raconter non seulement l'histoire d'une émancipation féminine et, avec elle, celle du couple et des représentations masculines, thème récurrent chez Agnès Desarthe, mais peut-être aussi, en structure profonde, l'émancipation du livre jeunesse qui, grâce à la scène centrale de la dévoration (des pieds de Philomène !) passe de personnages emblématiques, de stéréotypes et de regards et opinions convenues renchériés par les effets de ritournelles, à l'intrusion du doute, de l'ambivalence de la pensée et, avec eux, d'un vent de liberté qui détourne le conte et l'émancipe au point de finir dans l'impatience du plaisir (" *car il était si impatient de l'épouser qu'une minute de plus lui aurait semblé une éternité*") plus encore que celle du mariage et, avec lui, l'idée d'utilité sociale !

Agnès Desarthe Anaïs Vaugelade

Les pieds de Philomène



l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

les Aïe -